

As-tu vu la lune ?

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **30 (1892)**

Heft 45

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-193233>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

ment. L'usage aidant, ces gens qui furent naguère comblés de tous les biens exercent encore, du fond du cercueil où ils sont couchés, une sorte de tyrannie.

Combien d'isolés, de parias, de pauvres diables en détresse, sur le pavé de la grande ville, qui n'ont aucun foyer où se réfugier et que nulle affection n'entoure, regardent mélancoliquement ces tombes où s'accumulent de stériles hommages, d'une sincérité souvent douteuse, alors qu'un peu d'intérêt et de pitié les sauverait, eux qui traînent encore l'existence !

Après avoir reconnu ce qu'il y a de vrai dans ces arguments, M. Francisque Sarcey ne peut partager entièrement les idées de son confrère. Il lui dit entr'autres, dans sa spirituelle réponse :

Nous tous, mon ami, en ces sortes de circonstances, nous ne songeons qu'à satisfaire un besoin intime et impérieux de notre cœur. C'est un mot profond que celui de l'Évangile : « L'homme ne vit pas seulement de pain ! L'être moral a aussi ses exigences. »

On sent, à de certaines heures, comme un désir doux et triste de songer à ceux qui ne sont plus, à ceux avec qui l'on a, la main dans la main, traversé la vie, et ce désir croît à mesure que l'on avance dans la vie et que l'on a laissé derrière soi plus de compagnons de jeunesse.

Où, sans doute, on pourrait, chez soi, sans qu'il en coûtât ni voyage, ni achat d'emblèmes, se recueillir au coin de son feu, et plongeant la tête dans les mains, pleurer silencieusement, au souvenir des chers morts évoqués, des larmes de regret. Mais, nous ne sommes pas de purs esprits. Il faut, pour mettre en branle notre sensibilité et notre imagination, la présence d'objets matériels qui avivent notre mémoire ; nous ne pouvons... hélas ! c'est une grande mais irrémédiable faiblesse de notre nature, nous ne pouvons penser ni pleurer sans l'attirail des rites où s'attachent nos songeries et nos larmes.

C'est une des dernières vertus et c'est la foi dernière de la population parisienne que le culte des morts. Je sais bien que ce culte est un reste de paganisme, une survivance, comme disent les savants aujourd'hui. Qu'importe, s'il donne pour un jour un aliment nécessaire à l'imagination et à la sensibilité des hommes, s'il les ravit dans l'idéal ! Les moments où l'on songe à autre chose qu'à gagner de l'argent et à s'amuser sont si rares dans notre vie moderne ! Ne les retranchez pas, de grâce, mon cher Ginisty, et surtout ne plaignez pas les quelques sous qu'ils coûtent. C'est de l'argent bien placé.

Premiau.

« L'ardzeint ne fâ pas lo bonheu. » L'est cein qu'on fâ einclairè ai pourro po lè féré pacheintâ dè cein que n'ont pas dè quiet rupâ coumeint voudriont ; et portant, à la fin dâo compto, cein est prâo veré, kâ on vâi dâi retsâ, qu'ont tot à remolhie-mor, être pottus, grindzo, jamé conteints et adé à ronnâ, tandi que dâi pourro diablo que n'ont pas pi dè quiet sè repètrè bin adrâi, que sont diés què dâi tiensons.

L'est dè cllia sorta qu'est Premiau,

taupi dè se n'état, et que va ein mémo temps ein dzornâ decé, delé, po bailli on coup dè man ai pâyans qu'ein on fauta. Eh bin stu Premiau ne laissè jamé einnoyi son mondo, kâ l'est tant dié compaignon que l'ein a adé iena à contâ, et quand l'ein contè iena, l'est adé à li que cein que dit est arrevâ, que l'est don la pura vretâ. Vaité z'ein duè, que contavè y'a on part dè teimps :

Cllia dè la faulx. On gaillâ que roudavè dè veladzo ein veladzo po veindrè dâi faulx et dâi molettès, s'arrètè po offri sa marchandi tsi on pâyсан iô travaillivè Premiau. Lo pâyсан, que n'avâi pas occajon dè faulx, n'ein a min atsetâ et dit que l'avâi accoutemâ, quand l'ein volliâvè iena, d'allâ dein lè grantès bou-tequès, iô l'étâi adé bin servi.

— Eh bin, nutron maitrè, lâi fâ Premiau, vo z'âi too dè n'ein min atsetâ dè cé ami, kâ le sont adrâi bounès. Y'a on part d'ans y'ein é atsetâ iena dinsè, et on dzo que ne sciyiva à n'on prâ et que y'été ào premi audein, ào fin bord : *errrâdo!* y'ouïo onno cresenâie dè la metsance ; m'arréto po savâi cein que l'est : l'étâi mè que vegnè dè fratsi pè lo mâitein onna bouenna que n'avé pas vussa. Vouâito ma faulz que créyé fottîâ : le n'avâi pas pi fauta dè molâ !

Cllia dâo tre. On outro iadzo, tandi lè veneindzès, sè trovâvè dein on tre iô lè vegnolons pressâvont. L'étâi ion dè clliaô tre à palantse, iô sè faut cotâ ào panlantson et bussa fermo, ein vereint, la colondâ, po fère einvortolhi la corda et ferè veri lo visce. Vegnont dè fère la derrâire serrâie, iô l'aviont prâo y'u peina, kâ cein verivè gras et Premiau lâo fâ :

— Volliâi-vo frémâ que fé onco on quart tot solet ?

— On bi caïon !

— Eh bin vo z'allâ cein vairè.

Adon, se dit Premiau, traiso mon gilet, mè cratcho su lè man, mè crotso ào palantson que mè metto su lo cotson, et coumeinço à veri. D'à premi, y'allâvo tot balameint, tot balameint, mâ ein après, quand y'é étâ einmodâ, y'é coumeinci à traci, et à la fin y'allâvo tant rudo que mè rattrapâvo !

Horticulture en chambre.

De simples plantes vertes égayent une chambre en hiver et remplacent avantageusement les feuillages artificiels ou les plantes sèches dont on garnit parfois les vases en cette saison.

Pour avoir une parure verte, remplissez d'eau quelques vases ordinaires, coupez un rond de flanelle épaisse ou de peluche de coton de dimension exacte pour recouvrir toute la surface de l'eau contenue dans le vase. Posez ce rond sur l'eau tout doucement et semez-y quelques graines de moutarde, de lin, de gazon ou un mélange de ces graines.

Placez le vase à l'écart, dans un endroit sombre, pendant vingt-quatre heures avant de l'installer près de la fenêtre dans une chambre chaude.

En peu de jours, les semences germent, les racines pénètrent la flanelle, et remplissent de leurs filaments blanchâtres et délicats le centre du vase, tandis que le sommet se couvre de verdure.

Deux ou trois fois par semaine on introduit un peu d'eau dans le vase en soulevant légèrement un coin du disque de flanelle ou de coton.

Une carotte commune, cachée dans la mousse d'une corbeille, fournit, elle aussi, une décoration peu coûteuse et pourtant charmante.

Il suffirait de pratiquer un petit trou au sommet de la carotte et d'y verser chaque jour un peu d'eau.

Ces petits jardins en miniature communiquent à la plus simple chambre quelque chose de la fraîcheur et de la gaieté de la campagne, et demandent peu, bien peu de frais en échange.

G. F. *(La jeune ménagère.)*

As-tu vu la lune ?

— Oui, mais pas ses habitants, et je doute de les voir jamais, malgré le fameux télescope monstre de M. Deloncle, dont nous ont entretenu dernièrement les journaux. — Vous savez que pour amener la lune à un mètre de distance, un pareil instrument devrait avoir 380 kilomètres de longueur, soit à peu près 76 lieues !... Va-t'en voir s'ils viennent, Jean !

Des gens qu'on dit être bien informés et qui sont allés dans la lune affirment que ses habitants sont courts et grassouillets, avec une bonne grosse face ronde toute réjouie, un teint rosé, des yeux en boule de loto et des cheveux rares d'un blond fadace. Malheureusement le nouveau télescope — qui est une impossibilité — ne permettra pas de contrôler ces assertions.

Ceci nous remet en mémoire une charmante pièce de vers de M. l'avocat Dufour, qu'on trouvera dans la nouvelle édition de la *1^{re} série des Causeries du Conteur Vaudois*, actuellement en souscription, et qui sera mise très prochainement sous presse.

Ovous, qui vivez dans les astres,
Dans les astres, bien loin de nous,
Je donnerais bien mille piastres
Pour en savoir plus long sur vous.

Avez-vous comme nous des têtes,
Qui par leur multiple laideur,
Rappellent le profil des bêtes
Avec un peu moins de candeur ?

Connaissez-vous la maladie,
Le séné, l'huile de ricin,
L'obstétrique et l'orthopédie,
Surtout, hélas, le médecin ?...

Hantez-vous parfois les prétoires,
Jetez-vous aussi vos ducats
Par la fenêtre des grimoires
Que griffonnent les avocats ?

Chez vous aussi, l'erreur du juge
Se greffe-t-elle sur la loi ;
Est-ce qu'il prononce ou préjuge ;
Quand il le fait, sait-il pourquoi ?

Avez-vous des journaux sincères,
Des patriotes convaincus ;
Dans vos luttes parlementaires,
Le tort est-il bien au vaincus ?
Etc., etc., etc.

**Société de l'Orchestre de la Ville
et de Beau-Rivage.** — On nous com-
munique les lignes suivantes relatives
au premier concert d'abonnement donné
vendredi dernier, sous la direction de
M. Banti :

« L'Orchestre, renforcé, comme de cou-
tume, par des artistes et amateurs, a montré
de la précision dans la symphonie n° 2, en ré,
de Beethoven et, en général, dans ses autres
morceaux ; peut-être aurait-on pu demander
plus de clarté dans l'exécution de la *Rhap-
sodie norvégienne*, de Lalo, où l'auteur regretté
du *Roi d'Ys* montre toutes les ressources de
son riche talent d'orchestration.

Le violoniste engagé à cette occasion, M.
Henri Marteau, un des premiers prix de cette
année du Conservatoire de Paris, a rendu,
avec une virtuosité remarquable, le concerto
de son professeur, M. J. Garcin. Après ce fa-
meux *Moto Perpetuo*, de Paganini, le public a
fait une véritable ovation au jeune artiste,
qui, espérons-nous, voudra bien se faire en-
tendre de nouveau dans notre ville.

En somme, bonne soirée, qui nous fait bien
augurer de la saison d'hiver. — Vendredi 18
novembre, second concert d'abonnement, avec
le concours de M. Slivinski, pianiste. »

Boutades.

Toujours de ces méchantes plaisante-
ries à l'adresse de ces pauvres belles-
mères, témoin ce petit dialogue entre un
gendre et son ami :

Mes compliments, mon cher, les dia-
mants de ta belle-mère sont superbes !
Ce n'est plus une femme, c'est une vraie
constellation !

— Oui... la Grande Ourse !

Il nous tombe sous la main une feuille
d'annonces contenant cet avis officiel
d'un président de tribunal de police.
(Nous supprimons les noms).

Le président du tribunal, etc.

A vous *** *sourd-muet*, sans domicile
connu. D'office vous êtes cité à compa-
raître personnellement devant le dit tri-
bunal siégeant à... le... 1892, à 9 heures
du jour, pour être entendu dans la cause
dirigée contre vous, ensuite de plainte,
etc., etc.

On voit, par les mots que nous avons
soulignés, qu'on peut toujours trouver
quelque côté plaisant dans les choses
les plus sérieuses.

Guibollard est veuf depuis deux ans
et son ami Taupin le pousse à prendre
une seconde femme :

— Voyons ! quand ce ne serait que
pour être assuré d'avoir, à l'heure de la
mort, quelqu'un pour vous fermer les
yeux !

Mais Guibollard ne se laisse point con-
vaincre :

— Non, mon ami, dit-il, non, décidé-
ment non ! Je n'ai pas été très heureux
dans mon premier ménage. Aussi j'ai
fait un serment, à savoir que je ne me
remarierais jamais.

Et comme Taupin s'exclame :

— Jamais !

— Du moins de mon vivant ! affirme
Guibollard.

Un rôdeur sinistre attend au coin d'un
bois. Soudain survient un passant :

— La bourse ou la vie !

L'autre qui ne se sent pas de force à
lutter avec ce vaurien, s'écrie :

— Je demande l'arbitrage.

On enterriait l'autre jour, d'une façon
fort civile, un citoyen de la petite ville
de Verdun-sur-le-Doubs, en Saône-et-
Loire.

Le défunt venait d'être descendu dans
la fosse, lorsque l'adjoint s'avance, s'é-
ponge, tousse et ne trouve comme orai-
son funèbre que ces simples mots :

« Citoyen Morin, au nom de la loi,
nous t'enterrons ! »

Pas très éloquent, mais très authen-
tique.

Le concierge d'une maison très mal
tenue a cru devoir mettre au bas de l'es-
calier l'écriteau traditionnel :

Essayez vos pieds, s. v. p.

Un mauvais plaisant a ajouté au-des-
sus :

En descendant.

Un malheureux poète pénètre timide-
ment chez le directeur d'une grande
revue :

— Voici quelques vers, monsieur, que
je voudrais...

Le directeur, sans cesser d'écrire :

— Très bien, monsieur. Auriez-vous
l'obligeance de les mettre vous-même au
panier ; je suis tellement occupé en ce
moment...

Deux petites filles :

— Voyons, Emma, pourquoi ne joues-
tu plus avec ta petite camarade ?

— Sa poupée est trop mal mise.

Anciennement, à Londres, les femmes
ne montaient pas sur la scène. C'étaient
des hommes déguisés qui en remplis-
saient les rôles. Le roi Charles II s'im-
patientait, un jour, de ce que le spectacle
ne commençait pas ; le directeur vint
s'excuser en disant :

— La reine n'est pas encore rasée.

A travers Paris.

Un Chinois, arrivé à Paris depuis peu,
passait place de la Bourse, à trois heu-
res de l'après-midi.

Ahuri par les clameurs qui retentis-
sent d'ordinaire en ce lieu, il se tourne
vers son guide :

— N'est-ce pas là, demande-t-il, ce que
vous nommez l'institut Pasteur.

Un veuf inconsolable vient de lancer
ce faire-part réclame publié à des cen-
taines d'exemplaires.

J'ai l'honneur de faire part à mes amis et
connaissances, ainsi qu'à mes honorables
clients, que la mort m'a enlevé ma chère
épouse au moment où elle me donnait un fils,
pour lequel je cherche une bonne nourrice,
en attendant que je retrouve une nouvelle
compagne de ma vie pour m'aider à diriger
mon renommé commerce de lingerie, que je
vais liquider par une vente à tout prix avant
de le transférer dans la nouvelle maison que
je viens de faire construire rue... n°..., où
j'aurai de magnifiques appartements à louer.

THÉÂTRE. — Dimanche, 6 novembre:
Les Pauvres de Paris, drame en cinq
actes et sept tableaux. — Jeudi, 10 novembre:
L'âge ingrat, comédie en trois actes, de
Pailleron.

L. MONNET.

*En souscription, pour paraître à la fin
de l'année. Nouvelle édition de la*

PREMIÈRE SÉRIE

DES

CAUSERIES DU CONTEUR VAUDOIS

*considérablement augmentée et illustrée
de jolis dessins, par RALPH.*

On souscrit au *Bureau du Conteur
Vaudois* ou par carte correspondance.
Prix de souscription: fr. 1,60.

Papeterie L. Monnet.

AGENDAS POUR 1893

VINS DE VILLENEUVE

Amédée Monnet & Fils, Lausanne.

CONSTRUCTIONS EN FER

Serrurerie en tous genres.

Spécialité de fourneaux de cuisine au bois.

St-Roch, 14 et 16, LOUIS FATIO, Lausanne.

ACHAT ET VENTE DE FONDS PUBLICS

Actions, Obligations, Lots à primes.

Encaissement de coupons. Recouvrement.

Nous offrons net de frais les lots suivants: Ville
de Fribourg à fr. 13,25. — Canton de Fribourg à
fr. 27, —. — Communes fribourgeoises 3 % différé
à fr. 48,75. — Canton de Genève 3 % à fr. 104,50.
De Serbie 3 % à fr. 82,50. — Bari, à fr. 58,50 — Bar-
letta, à fr. 38, —. — Milan 1861, à fr. 38, —. — Milan
1866, à fr. 11,50. — Venise, à fr. 25,50. — Ville de
Bruxelles 1886, à fr. 103,50. — Bons de l'Exposition,
à fr. 6,50. — Croix-blanche de Hollande, à fr. 13,75.
— Tabacs serbes, à fr. 12,25. — *Port à la charge de
l'acheteur. Nous procurons également, aux cours du
jour tous autres titres.* — J. DIND & Co, Ancienne
maison J. Guilloud, 4, rue Pépinet, Lausanne —
Succursale à Lutry. — Téléphone. — Administration
du *Moniteur Suisse des Tirages Financiers.*

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GUILLOU-DHOWARD.